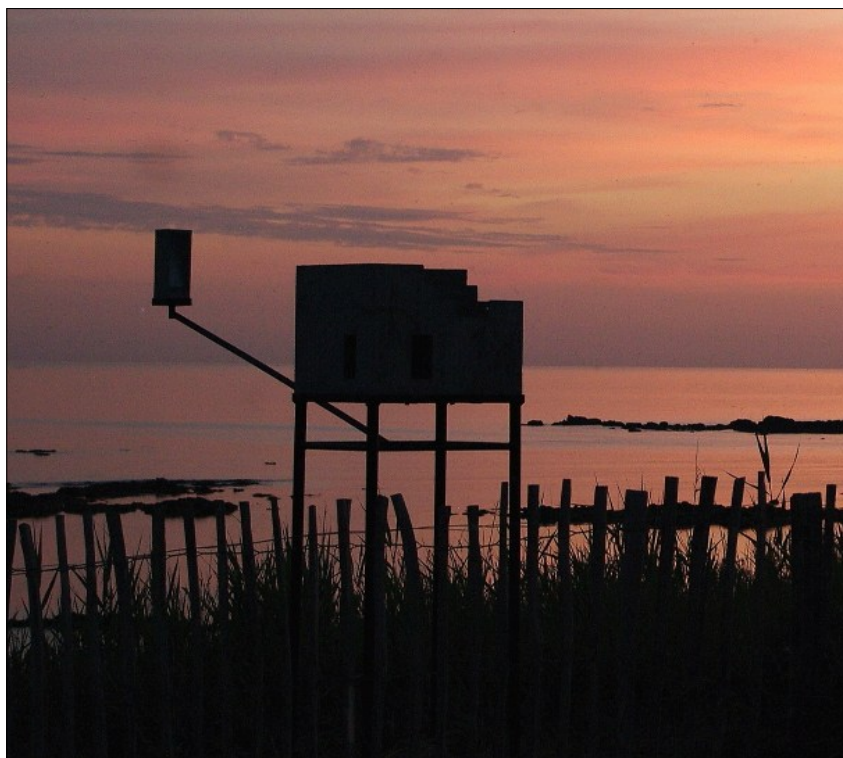


Texte de Philippe PIGUET

Exposition Orbis Terminus -
Le château d'Olonne - 2018



Denis Pondruel, habiter l'espace

Perdus au large des côtes anglaises, on peut voir à l'entrée de l'estuaire de la Tamise un petit bataillon de forts militaires - les Red Sands - aux allures de tours de garde, qui furent un temps des stations de radio pirates. Leur carcasse de métal rouillé sur lesquelles les embruns ont dessiné des coulées rouge sang leur confère quelque chose d'assimilable à un décor de science-fiction, d'une époque déjà révolue. Conçus lors de la seconde guerre mondiale par l'ingénieur Guy Maunsell pour sécuriser le couloir de la Tamise qu'offrait à l'ennemi un passage idéal pour aller bombarder Londres, ces architectures armées, portées par de puissantes jambes de béton, étaient enfoncées au plus profond des bancs de sable. Aujourd'hui en déliquescence, elles restent plantées là, leurs flancs battus par les flots, sans mot dire, en attente d'une reconversion.

Entre ces tours et les œuvres que Denis Pondruel a installées en bordure de mer à Château d'Olonne, il n'y a aucun point commun. Aucun rapport d'échelle et de matériau, encore moins de fonction. Tout simplement une analogie formelle qui participe à en faire d'étranges objets – on pense à *2001, Odyssée de l'espace* - dont l'identification n'est pas immédiate. Mais, à bien considérer les unes et les autres, quelque chose d'une résistance, voire d'un aplomb les qualifie à l'ordre d'un rapport au temps et à l'espace.

Sitôt qu'il a découvert le site de l'Anse aux Moines, Pondruel n'a pas manqué d'en apprécier la configuration, notamment la ligne inclinée que celle-ci dessine sur l'horizon. Longtemps il a arpenté les rives, déambulé sur le chemin qui les borde, s'est arrêté ici, s'est posé là, comme pour mieux embrasser l'espace. En réalité, c'est l'inverse qui s'est passé pour ce que, comme l'a écrit l'écrivain serbe Mesa Selimović, dans son roman *Le Derviche et la Mort* : « L'espace nous accapare. Nous ne possédons de lui que ce que l'œil peut parcourir. Mais il nous épuise, nous effraie, nous appelle, nous chasse. » On serait enclin à penser que c'est pour parer à ce type de ressenti que l'artiste s'est inventé ces formes de sculptures, perchées sur un piétement de tiges métalliques, qui s'apparentent à des observatoires, c'est-à-dire à des objets, télescopiques ou périscopiques, permettant d'embrasser l'espace d'une seule et même visée.

Texte de Philippe PIGUET

Exposition Orbis Terminus -
Le château d'Olonne - 2018



En fait, les blocs de béton que l'artiste a placé le long du littoral s'offrent à voir comme des « chambres intérieures », invitant le regardeur à une expérience visuelle conjuguant rapport au corps, rapport à l'environnement et rapport à l'esprit. En d'autres circonstances, il parle de ces sculptures comme des espaces mentaux,

d'autant qu'à leur capacité de condenser en leur for intérieur le spectacle du monde environnant, l'artiste leur adjoint volontiers un mot ou une courte phrase dont les lettres brillent grâce à des fibres optiques traversant le béton et captant à l'extérieur la lumière du soleil. Il y va donc d'un jeu entre le dehors et le dedans auquel est invité le promeneur pour apprécier différemment sa relation à l'espace. Une chose est de l'appréhender dans son déploiement à l'horizon, dans un rapport de perception ouverte et partagée ; autre chose est de le saisir au travers des percées que Pondruel a ménagées dans ces blocs et qui opèrent à l'instar d'une lunette d'approche. Toute la différence réside comme entre lire un livre et voir un tableau : quand nous lisons Molière, nous sommes assurément plusieurs au même moment à lire Molière, mais quand on est seul devant un tableau de Rembrandt, on y est seul au monde.

La démarche de Denis Pondruel relève somme toute de l'expérience d'une intimité de l'espace, d'un face à face existentiel unique en son genre. Il y va de cette façon quasi romantique dont le peintre allemand Caspar David Friedrich place son *Voyageur contemplant une mer de nuages* (1818), le figurant de dos, debout, sur un rocher, seul au monde face à un paysage qui l'envahit, qui l'accapare, voire qui l'absorbe.

A Château d'Olonne, Denis Pondruel a implanté chacun de ses blocs en des points particuliers du panorama de sorte à proposer au regardeur des situations différentes, tant sensibles que mentales. L'art de Pondruel est requis par le soin d'une collusion entre l'expérimental et le subjectif dans cette mesure où, s'il est adossé à une réflexion phénoménologique de la perception de l'espace, il conduit l'expérimentateur que nous sommes à voir et à penser le paysage dans une relation privilégiée, individuelle, plus personnelle et plus intime.

Dans un monde saturé d'images qui déborde le regard au point d'en laminer trop souvent le potentiel réflexif, les sculptures de Denis Pondruel contribuent ainsi à réactiver l'idée d'une contemplation. D'un temps suspendu. De la possibilité d'habiter l'espace. Pour cela même, elles contribuent à une sorte de réapprentissage du voir, du vivre avec et dans l'espace. En nous invitant à regarder, à redécouvrir tour à tour la ligne inclinée de l'Anse aux Moines, celle rigoureuse de l'horizon, l'immensité du ciel, enfin les « bords du monde », comme il dit, Denis Pondruel nous propose une façon singulière d'appréhender l'environnement sublime du site. Au-delà, la nature elle-même dans son ampleur.